

# LE VILLAGE DES ASPHODEÈLES

*Ali Boumahdi*

RÉCIT



ROBERT LAFFONT

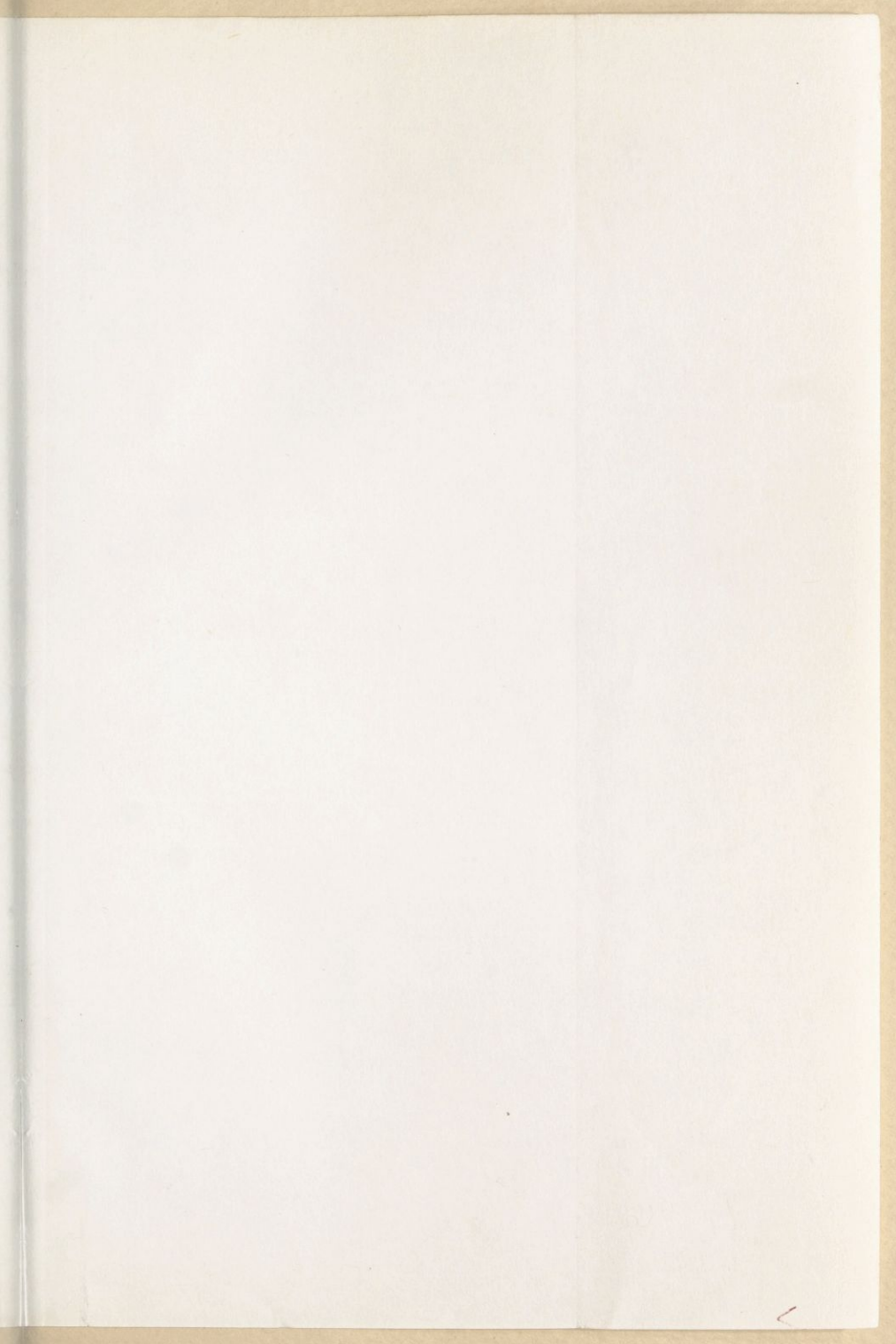


Né en 1934 à Berrouaghia, dans le sud de l'Algérie. Licencié ès Lettres et diplômé d'Études supérieures d'anglais, enseigne dans un lycée français. *Le village des Asphodèles*, son premier livre, est le récit authentique de sa propre enfance.

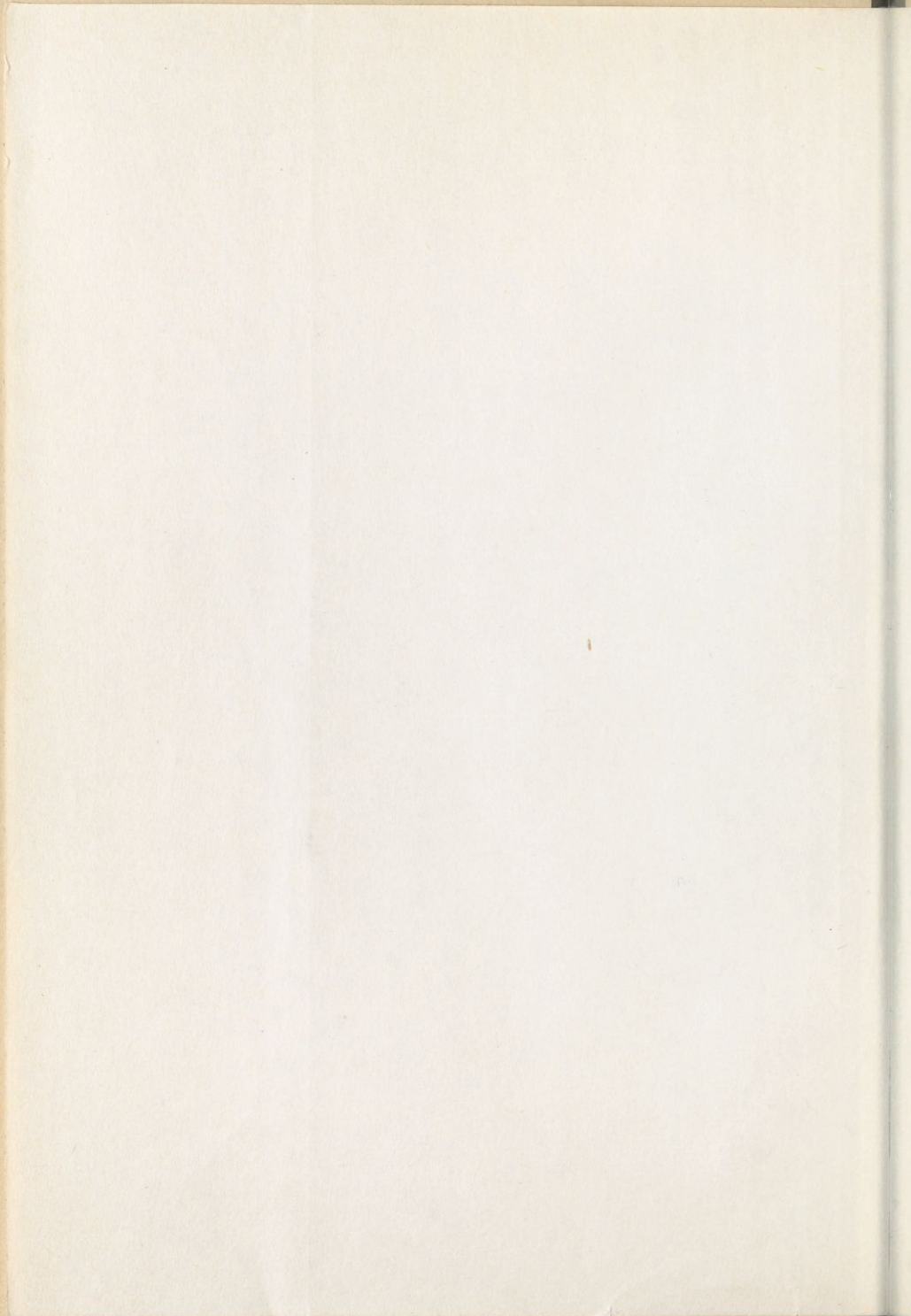
---

*Illustration de couverture :*  
Jacqueline Duhème









LE VILLAGE DES ASPHODÈLES

*22 coins  
A roue  
E/ps*

LE VILLAGE  
DES ASPHODÈLES

12649

16° Li 32  
69

EDITIONS ROBERT LAFONT  
6, place Saint-Georges, Paris-6°

THE UNIVERSITY OF CHICAGO

ALI BOUMAHDI

# LE VILLAGE DES ASPHODÈLES

*récit*



ÉDITIONS ROBERT LAFFONT  
6, place Saint-Sulpice, Paris-6<sup>e</sup>

DL-18 9 1970-16503

ALL BOURNARDI

LE VILLAGE  
DES ASPHODÉES



Si vous désirez être tenu au courant des publications de l'éditeur de cet ouvrage, il vous suffit d'adresser votre carte de visite aux Editions Robert Laffont, Service « Bulletin », 6, place Saint-Sulpice, Paris-VI. Vous recevrez régulièrement, et sans engagement de votre part, leur bulletin illustré, où, chaque mois, se trouvent présentées toutes les nouveautés — romans français et étrangers, documents et récits d'histoire, récits de voyage, biographies, essais — que vous trouverez chez votre libraire.

© Editions Robert Laffont S. A., 1970.



*Le quartier nègre*      *A mon père*  
*et à ma mère*

Nous revêtions de main noire. Ma mère, enroulée  
pas dans son voile, de sole blanc, se fit lentement  
penchée en avant, avançant avec difficulté. Je voyais  
ses chaussures noires biter contre les pierres, les  
petits tas de boue solide, pétrifiés par la chaleur  
du soleil. La plus petite ora se levait pour elle  
un problème difficile à résoudre car elle relevait le  
voile contre son corps à l'aide de ses deux mains,  
contre son visage à l'aide de ses dents et par consé-  
quent ne voyait le chemin que de l'œil droit. L'autre  
était entièrement caché par le voile. La voie de  
celui permettait aux femmes de voir avec les deux  
yeux, n'était pas encore en usage dans notre village.

Je suivais avec inquiétude l'entrée de ma mère,  
qui s'abaissait, hésitant, s'arrêtait pour respirer et  
repartir de nouveau. Je faisais de gros efforts pour  
rattraper cette tâche accablante qui se profilait démes-  
urément sur le sol. Je portais un énorme panier  
qui contenait un litage de grandes serviettes de  
laine et tout le nécessaire de toilette en cuivre jaunes

1954



Si vous désirez être inscrit sur la liste des publications de l'Institut de  
Recherche Scientifique de l'Université de Montréal, vous devez vous adresser  
à la Direction des Publications, 110, rue Saint-Jacques, Montréal, P. Q. H2S 1K6.  
Vous recevrez gratuitement le prospectus de nos publications et les conditions  
de vente. Les commandes de nos publications doivent être accompagnées  
d'un mandat postal ou d'un chèque payable à l'Institut de Recherche  
Scientifique de l'Université de Montréal, 110, rue Saint-Jacques, Montréal,  
P. Q. H2S 1K6.

© Institut de Recherche Scientifique de l'Université de Montréal, 1974.

*Le quartier nègre*

Nous revenions du bain maure. Ma mère, enveloppée dans son voile de soie blanc, la tête légèrement penchée en avant, avançait avec difficulté. Je voyais ses chaussures noires buter contre les pierres, les petits tas de boue solide, pétrifiés par la chaleur du soleil. La plus petite ornière devenait pour elle un problème difficile à résoudre car elle retenait le voile contre son corps à l'aide de ses deux mains, contre son visage à l'aide de ses dents et par conséquent ne voyait le chemin que de l'œil droit, l'autre étant entièrement caché par le voile. La voilette, qui permettait aux femmes de voir avec les deux yeux, n'était pas encore en usage dans notre village.

Je suivais avec inquiétude l'ombre de ma mère, qui s'allongeait, hésitait, s'arrêtait pour tressaillir et repartir de nouveau. Je faisais de gros efforts pour rattraper cette tache sombre qui se profilait démesurément sur le sol. Je portais un énorme balluchon qui contenait du linge, de grandes serviettes de bain et tout le nécessaire de toilette en cuivre jaune



de ma mère. Ce qui gênait ma marche, ce n'était pas tant le poids que le volume de mon fardeau. Chaque fois que je réussissais à avancer un pied, le bas du balluchon venait frapper douloureusement mes chevilles. Comme je marchais pieds nus, et que la plante de mes pieds décrassée devenait très sensible à la sortie du bain, les morceaux de verre qui jonchaient le chemin représentaient pour moi un danger non négligeable. Heureusement qu'ils reflétaient le soleil couchant et se signalaient de loin par leur éclat aveuglant. Ma mère commençait à hâter le pas. Elle trébuchait de plus en plus maintenant qu'elle ne faisait plus attention aux trous. Elle devait se demander si mon père était rentré, si ma tante Zohra avait préparé le dîner, si ma sœur Fatima s'était réveillée pendant son absence.

Maintenant nos ombres superposées formaient un énorme escargot qui semblait se déplacer à une vitesse effrayante. La distance du bain maure de Siomar à la maison dépassait à peine cinq cents mètres mais il fallait contourner tout le village, éviter la place, le marché, les terrasses des cafés et surtout les rues où les boutiquiers, assis sur un tabouret, ou même sur la marche de leur magasin, dévisageaient tous les passants en leur rendant leur salut. Certains, désespérant de voir un client, passaient agréablement leur temps en s'éventant avec un chasse-mouches. Après une côte très raide, nous parvenions à la limite de notre quartier. J'entendais alors ma mère, qui haletait, respirer plus librement car elle avait desserré les dents et lâché la partie du voile qui lui masquait le visage. Nous étions dans une zone plus familière et ma mère pouvait même me parler si elle le désirait.

Nous voilà déjà devant notre porte ; elle était massive, lourde et bardée de lames de fer. Elle était

ornée de gros clous et un heurtoir inaccessible en forme de fer à cheval reposait fièrement sur son socle. Comme ma mère ne pouvait utiliser encore ses mains qui maintenaient le voile sur sa tête et sur ses épaules, je déposais le balluchon, et j'allais chercher une pierre le long du chemin.

— Frappe plus fort, criait ma mère qui s'impatientait, debout sur le seuil, le front touchant presque la porte. Puis nous entendions le bruit des sabots de ma tante Zohra qui traversait le patio, puis la skifa, puis le coup sec du verrou qu'on tirait, puis la grosse clef qu'on tournait dans la serrure et enfin le grincement des gonds mal huilés. La porte, comme si elle sortait d'une longue période d'hibernation, consentait comme à regret à bâiller paresseusement dans un grand fracas de ferraille puis à se refermer aussitôt. Ma mère se débarrassait de son voile inutile et échangeait avec ma tante un nombre incroyable de baisers sur les deux joues. C'était comme si elles ne s'étaient vues depuis des années. D'une voix anxieuse ma mère demandait :

— Est-il rentré pendant mon absence ?

Ma tante répondait d'une façon rassurante :

— Non, mais tu rentres tard, le soleil est déjà couché. Heureusement qu'il n'est pas rentré ; tu as de la chance.

— Mais, interrompait ma mère, si l'eau chaude n'avait pas été coupée j'aurais été là depuis longtemps. Mais j'ai été obligée d'attendre pour rincer mes cheveux qui étaient pleins de henné ; heureusement que je n'avais pas emmené Fatima avec moi. Il n'y avait pas assez d'eau. Est-ce qu'elle s'est réveillée ?

— Oui, elle a pleuré, puis je l'ai consolée et elle s'est endormie à côté de moi dans la cuisine.

Fatima, ma petite sœur, avait un peu de fièvre



et ma mère avait jugé plus prudent de ne pas l'emmener avec nous au bain maure. Yemma Zohra avait accepté de la garder et donc de se priver d'une occasion très rare de voir du monde. Aussi Yemma était-elle impatiente, en offrant une tasse de café à ma mère, d'apprendre toutes les nouvelles du village. Cette visite au bain allait constituer le principal sujet de conversation et pendant des semaines Yemma allait poser des questions à ma mère pour connaître les moindres détails sur les toilettes, les bijoux, la qualité du tissu des robes des femmes que ma mère avait pu rencontrer ce jour-là. Yemma ne laissait rien au hasard et n'acceptait une réponse d'une façon définitive qu'après avoir épuisé toute une série de questions. La moindre inexactitude rendait ma mère suspecte aux yeux de Yemma qui ne comprenait pas une telle négligence.

Après avoir suivi longuement le cours de ses pensées, Yemma disait tout à coup à haute voix à ma mère :

— Ainsi Yamina était au bain.

— Mais cela fait vingt fois que je te le répète, répondait, d'un air las, ma mère qui ne voyait plus d'intérêt à un sujet de conversation épuisé depuis fort longtemps.

Suivant sans doute un monologue intérieur, et sans paraître le moins du monde fâchée par cette réponse sèche, Yemma enchaînait :

— Tu l'as aperçue de loin, n'est-ce pas ? Mais essaie de t'en souvenir un peu, est-ce qu'elle est vraiment enceinte ? As-tu remarqué son ventre ? Est-il un peu gonflé ?

— Mais je te l'ai déjà dit, la vapeur d'eau qui emplissait la salle m'empêchait de bien voir et puis il y avait tellement de monde. J'étais surtout occupée

à trouver un seau d'eau chaude, répondait ma mère d'un air excédé.

Yemma continuait, nullement désappointée :

— Yamina a été répudiée deux fois parce qu'elle ne peut pas avoir d'enfant, son troisième mari exige un garçon. Yamina prétend depuis plus de six mois qu'elle est enceinte mais elle est aussi mince qu'un fil de fer. Après un an ou deux, elle dira que le bébé dort dans son ventre ; Yamina est une rusée.

Les nouvelles d'une mort ou d'une naissance au village avaient une importance prodigieuse pour Yemma car c'était pour elle la seule occasion de mettre à jour pour ainsi dire l'arbre généalogique d'une famille. Elle pouvait réciter de mémoire toute l'ascendance, la descendance d'un homme ou d'une femme. Parfois elle pouvait suivre patiemment une filiation à travers plusieurs générations et atteindre un ancêtre illustre, ou un saint réputé pour sa piété. Elle pouvait également dire le nombre exact de brus, de neveux, de nièces, de cousines, de cousins, de petits-fils, d'oncles, de tantes d'une même famille. Parfois ma mère essayait de montrer sa bonne volonté en suivant une lignée pendant une génération mais à la seconde elle s'embrouillait et Yemma éclatait d'un rire triomphal en disant à ma mère :

— Tu oublies qu'avant d'être répudiée Aïcha était enceinte. Eh oui ! elle était enceinte et ce sera plus tard le garçon qui formera le premier maillon de la chaîne des...

Ma mère était confuse ; elle admettait volontiers son erreur et se montrait toute prête à accepter cette nouvelle donnée généalogique, ce qui avait pour effet de provoquer le dépit de Yemma. Yemma aimait la contradiction et surtout une victoire difficile mais malheureusement ma mère n'était pas de taille à la lui donner.



L'esprit engourdi par leur conversation soporifique, qui n'avait ni commencement ni fin pour moi, je sortais, m'asseyais sur le seuil de notre porte et contempiais les rares passants. Parfois, je creusais des trous dans les murs avec un fil de fer. Cette occupation me plaisait parce que j'aimais entendre le crépitement du mortier qui coulait sous forme de fine poussière sur les pierres. Souvent, je ramassais des cailloux et les disposais en ligne droite selon leurs différentes grosseurs. Je formais des dessins géométriques avec toutes sortes de débris. Je pouvais toujours pourchasser à coups de pierres les chiens et les chats qui venaient chercher leur nourriture dans la décharge qui se trouvait à une dizaine de mètres de notre maison. Les ordures de tout le quartier s'entassaient là et je pensais que cela ferait une montagne très haute si le boueur n'en prenait pas, tous les matins, une petite partie dans son chariot traîné par un vieux cheval gris. Puis débouchant du tournant, mon père arrivait ou bien mon oncle Saïd et je me précipitais pour annoncer leur arrivée. Alors ma mère et Yemma cessaient leurs discussions et s'affairaient autour des kanouns de terre cuite pour préparer le repas du soir.

Les deux femmes ne faisaient allusion à leur mari qu'en employant la troisième personne, « il », à tour de rôle. Il eût été inconvenant pour elles de dire « mon mari » ; comme il eût été indécent pour le mari de dire « ma femme ».

Chaque homme alors se dirigeait avec beaucoup de dignité et de réserve vers sa chambre, où il allait être servi diligemment par son épouse. Mes cousins, mes cousines, ma sœur et moi attendions patiemment les restes dans la cuisine.

Notre maison se trouvait au centre du quartier qui portait le nom bizarre de « quartier nègre »

(pourtant aucun nègre ne l'habitait). Les maisons étaient très basses et leurs façades présentaient souvent un aspect lépreux. Dans les ruelles adjacentes et dans les impasses, le délabrement des murs, qui étaient faits d'un mélange de cailloux et d'argile, était très avancé. Un âne avec son fagot de bois ne pouvait avancer qu'en zigzaguant et en accrochant soit le mur de droite soit le mur de gauche. Souvent il n'y avait pas de porte d'entrée. Elle était remplacée par un rideau de toile à sac, qui tombait en lambeaux ; parfois il en restait un morceau minuscule accroché à une ficelle. De là on pouvait voir le patio de terre battue, ou bien couvert de tuiles rouges, encombré de vaisselle sale, et de bébés traînant sur le sol comme des vers de terre laissant derrière eux une longue trace sur le sol. Dans ces maisons pauvres, chaque pièce était occupée par une famille entière. Comme il n'y avait pas de lien de parenté entre ces familles, lorsqu'un homme se présentait devant le chiffon qui symbolisait l'entrée, il s'arrêtait tout à coup, toussait pour signaler sa présence et criait : « tarik tarik », ce qui voulait dire à peu près « droit de passage, s'il vous plaît ». Aussitôt les femmes étrangères à sa famille se cachaient le visage et se précipitaient pour se réfugier dans leurs pièces respectives. Seuls les bébés, étonnés un instant par ce nouveau spectacle, s'arrêtaient, puis continuaient leur ronde dans la cour déserte. L'homme baissait la tête, le regard pudiquement fixé au sol, se dirigeait tout droit vers sa chambre et y disparaissait. Aussitôt après, les autres femmes réapparaissaient dans la cour et vaquaient à leurs différents travaux.

Cependant il y avait plusieurs familles importantes dans le quartier, qui habitaient une grande maison munie d'une porte solide semblable à la nôtre. Au



premier rang venaient les Bensalem, qui se distinguaient par leur nombreuse descendance mâle. Ils étaient enviés par tout le village. Les Siomar, alliés aux Bensalem, possédaient l'établissement du bain maure et en tiraient une grande fierté. Les Barazan étaient des gens aisés et très respectables, mais malheureusement ils étaient accablés par un nombre grandissant de naissances de filles et par conséquent leur prestige social était en net déclin. Leur arbre généalogique s'étiolait dangereusement. Enfin au dernier rang se trouvait ma famille, les Yacoubi, qui avaient un magasin dans la rue principale et dont la réputation allait suivre la future ascension politique de son chef incontesté : mon oncle Saïd.

## 2

### *Les jours*

L'été, le patio était toujours inondé par une nappe blanche de lumière. Les murs badigeonnés de chaux vive se découpaient sur le fond immense du ciel bleu. Dans le bas du patio, le matin, il y avait un étroit rectangle d'ombre qui ne cessait de diminuer à mesure que le soleil se levait. Tout le patio devenait une véritable fournaise vers midi. C'était dans ce réduit de fraîcheur que ma mère et Yemma faisaient la vaisselle, juste à côté du bassin de brique où l'eau était emmagasinée. Yemma, accroupie sur ses talons, lavait les assiettes dans de l'eau mélangée à de la cendre, et les passait à ma mère qui les rinçait avec l'eau du bassin et les posait à l'envers sur la table basse et ronde, la « meïda », pour les



faire sécher. Les hommes étaient sortis depuis longtemps. Mes cousins étaient partis soit à l'école, soit au Kouttab ou école coranique. Au milieu des bruits des assiettes et des plats, la conversation était très animée entre les deux femmes.

*Yemma* : Pendant que j'y pense, as-tu fait des rêves, hier soir ?

*Ma mère* : Oui, et je me suis efforcée de les répéter pour les retenir en ma mémoire.

*Yemma* : Que Dieu fasse que ce soit un bon présage.

*Ma mère* : Que Dieu t'entende. Eh bien ! mon oncle Kacem, qui est mort voilà bientôt dix ans, m'est apparu dans une paire de burnous éclatants de blancheur ! Il semblait me faire signe d'avancer puis il a glissé vers moi et a soulevé un pan de son burnous, alors je me suis blottie contre lui, et je l'ai serré de toutes mes forces, et là-dessus je me suis réveillée.

*Yemma* : Est-ce qu'il t'a parlé ?

*Ma mère* : Non, je ne pense pas ; il est resté silencieux tout le temps. C'est étrange.

*Yemma* : Sûrement, c'est un bon présage ; je ne serais pas étonnée si quelqu'un de ta famille venait te rendre visite.

*Ma mère* : En effet, depuis longtemps, personne n'est venu me voir, c'est à croire que mes parents m'ont complètement oubliée. Juste avant hier, j'ai rêvé de ma mère, mais je t'ai déjà raconté ce rêve, le matin même ; et toi, as-tu fait des rêves ?

*Yemma* : Non, et pourtant il fut un temps où dès que je m'endormais, je faisais des rêves merveilleux et ce qui était encore plus extraordinaire, c'est que je me rappelais, le matin, des moindres détails. Souvent mon ancêtre, Si Berkani, m'apparaissait habillé tout en vert, la couleur de la sainteté et du paradis,

mais maintenant, j'ai l'impression, lorsque je dors, que je suis morte.

*Ma mère* : Pourquoi as-tu prononcé ce mot associé au pire des malheurs ? Que Dieu t'en préserve, nous en préserve, et préserve toute la communauté du Prophète ; sûrement ce mot va me poursuivre toute la journée et évoquer en moi des pensées tristes.

*Yemma* : Tu es toujours prompte à m'accuser d'une chose ou d'une autre ; tu sais bien que ce qui nous arrive est déjà dicté par la volonté de Dieu ; mais je voudrais bien connaître la signification de ton rêve. Peut-être que la kebbala ou l'accoucheuse pourra nous l'interpréter et en deviner le sens. Si elle nous rend visite, tâche de le lui raconter...

Dans l'angle droit que faisaient les deux murs du patio se trouvait le kanoun dans lequel brûlait la braise de charbon de bois, qui servait à chauffer l'eau, à faire cuire les repas et à chauffer les pièces en hiver. Les motifs géométriques qui l'ornaient avaient disparu depuis longtemps. On me confiait souvent la tâche de ranimer le feu, en agitant l'éventail d'alfa de forme ronde juste devant l'ouverture du kanoun, aménagée pour cet effet. Lorsque la cendre couvrait la braise, j'allais chercher dans un sac de nouveaux morceaux de charbon que je glissais par l'ouverture. Je suivais le progrès de la tache rouge et les étincelles qui jaillissaient de temps en temps pendant que je secouais l'éventail de toutes mes forces. Je ne m'arrêtais que lorsque tout le kanoun flambait comme une torche vive.

Ma mère prenait l'eau chaude et préparait la pâte du pain en la pétrissant longuement, en lui faisant prendre toutes sortes de formes curieuses dans le grand plat de bois, taillé dans le tronc d'un chêne. Ensuite elle divisait la pâte en plusieurs grosses boules qu'elle aplatissait à l'aide de la paume de la



main droite, tout en surveillant de l'autre la forme de la future miche de pain. Parfois pour me récompenser d'avoir allumé le kanoun, elle me donnait un tout petit morceau de pâte avec lequel je modelais de petits animaux ou de petits bonshommes.

Pendant ce temps, Yemma rangeait la vaisselle dans le buffet de la cuisine. Vers la fin de la matinée nous recevions la visite de notre voisine Zhira, juste le temps d'apprendre les dernières nouvelles du village. Sa venue était attendue avec un plaisir qui n'était pas sans mélange. Zhira avait la mauvaise habitude, tout en débitant ses histoires, qui étaient écoutées avidement, de se rappeler tout à coup qu'elle venait juste de manquer de sucre, de café ou d'huile ; ce qui avait pour effet de geler soudain l'atmosphère. Ces allusions étaient pénibles pour tout le monde. Mais lorsque Zhira venait à manquer depuis longtemps de ces choses de première nécessité, elle ne s'embarrassait plus des conventions sociales, prenait un air distingué et digne pour affirmer à voix haute, comme si elle racontait une grosse plaisanterie :

— Figurez-vous que je suis venue vous emprunter une pincée de café, qui sans une pincée de sucre, vous l'avouerez vous-mêmes, serait complètement inutile.

Puis elle ajoutait d'une voix encore plus forte :

— N'est-ce pas une honte pour une veuve comme moi, de galoper comme une jument, de frapper à la porte de ses voisins et de quémander du sucre et du café ?

Puis elle éclatait de rire, suivie de près par Yemma et ma mère qui riaient jusqu'aux larmes.

C'était avec des protestations de bonne foi que Zhira acceptait les deux minuscules paquets qui disparaissaient aussitôt sous son voile blanc. Tout

en racontant mille choses, Zhira aimait se rendre utile en roulant le couscous, en passant au tamis les grains de blé, ou la semoule. Les services qu'elle rendait, les conseils de toutes sortes qu'elle prodiguait, les nouvelles qu'elle propageait, la bonne humeur et la gaieté qu'elle communiquait la rendaient indispensable à la vie de notre village. Si les hommes étaient d'une opinion fort différente à son sujet, cela venait du fait qu'ils ne percevaient d'elle que son voile dissimulant toutes les choses qu'elle venait d'arracher aux différents foyers par la seule force de la persuasion ou de la médisance.

A peine était-elle assise, retenant son voile sur les épaules, qu'elle était prête à partir. Elle terminait l'histoire d'Assiba, interrompue la veille par la venue imprévue de Saïd. Assiba était la rivale de Zhira. Comme elle avait moins de succès, elle se rachetait en quelque sorte en faisant de gros travaux comme les lessives dans les familles.

Zhira parlait de sa rivale Assiba avec une compassion feinte :

— Après avoir vu les Bensalem et bu trois tasses de café chez eux, Assiba rend visite aux Barazan qui, comme vous le savez, viennent d'avoir une autre fille.

*Yemma*, tout en protestant : Mais non, nous ne l'avons pas encore appris.

*Ma mère*, d'un air consterné : Encore ? mais ce n'est pas possible !

Zhira, contente de l'effet produit, poursuivait :

— Eh bien, je vous l'apprends ; c'est une véritable malédiction qui tombe sur les Barazan. Pour ma part, j'ai cessé depuis longtemps de fréquenter leur maison. Que voulez-vous, ils ont trop de filles et avec cela elles sont fières et sarcastiques. Elles vous rient derrière le dos, surveillent vos gestes et



comptent les morceaux de sucre que vous mettez dans votre tasse. Au moins lorsqu'il y a des garçons dans une famille, ils sortent et nous avons un instant de répit pour bavarder. Mon Dieu, j'ai perdu le fil de la conversation ! De quoi est-ce que je parlais ?

*Ma mère* : D'Assiba.

*Zhira* : Oui, en effet ; que Dieu te rende mille grâces de me l'avoir rappelé.

*Ma mère* : A toi aussi.

*Zhira* : A nous tous.

*Yemma* : Sans oublier la communauté et son Prophète.

C'était la conclusion qui permettait de poursuivre le dialogue.

*Zhira* : Assiba rend visite aux Barazan et savez-vous ce qu'on lui offre ? Les restes du repas de midi ; comme si elle était une mendicante ! Pas une seule tasse de café ! Elle a dû se morfondre en attendant tout l'après-midi ; puis elle est partie sans toucher au plat.

*Ma mère* : La pauvre !

*Yemma* : Pourtant ? filles et garçons sont créés par Dieu.

*Zhira* : Tu peux parler ainsi parce que tu as déjà six garçons et seulement deux filles.

Sur un signe imperceptible de Yemma, ma mère était sortie de la cuisine et réapparissait peu après avec la cafetière au long bec de cuivre jaune. Juste à ce moment-là, Zhira remettait son voile sur la tête et faisait mine de partir ; Yemma protestait et invoquait le nom de deux ou trois saints pour persuader Zhira de se rasseoir. Zhira résistait un peu et commençait à se lever pour de bon ; Yemma alors invoquait le nom d'Allah ; l'effet était instan-



tané sur Zhira qui laissait son voile glisser de la tête sur ses épaules et se rasseyait.

D'ailleurs, Yemma avait plusieurs problèmes de parenté à éclaircir avec l'aide de Zhira, par exemple une certaine dame avait prétendu être une parente collatérale des Bensalem qui étaient alliés par le mariage de leur fils à la famille des Ben... Ce problème commençait à tracasser Yemma qui n'arrivait pas à trouver la filiation indirecte.

Ma mère, juste à ce moment-là, se rappelait son rêve de la veille et se mettait à le raconter. Finalement, les trois femmes parlaient toutes en même temps, ne trouvant plus l'occasion de placer un seul mot. Cette cacophonie de voix aiguës était interrompue par l'oncle Saïd qui traversait le patio et se dirigeait vers sa chambre en détournant son regard de la cuisine. Yemma s'était déjà précipitée pour pousser la porte de la cuisine et cacher Zhira à la vue de son mari. Zhira avait avalé d'un seul trait sa tasse de café, rajusté son voile et prenait congé de ses voisines. Sa belle voix claire, qui résonnait, n'était plus qu'un chuchotement étouffé. Zhira avait dû trop s'attarder, ce jour-là. Le temps était passé tellement vite ! Zhira était punie en entendant le claquement sec de la porte de Saïd. C'était ainsi qu'il faisait comprendre son sentiment aux visiteuses du matin ; de même en leur présence, il élevait exagérément la voix pour parler à sa femme, comme s'il grondait un petit enfant. Personne ne faisait trop attention à ces signes de mauvaise humeur qui venaient d'un monde tellement lointain, tellement étranger et incompréhensible : le monde des hommes. D'ailleurs Saïd sortait peu après de sa chambre, retraversait le patio, et repartait sans dire une seule parole. Visiblement le repas n'était pas prêt et mon oncle jugeait qu'il était inutile de l'attendre.

Après son départ, Yemma et ma mère cherchaient à connaître l'heure en m'envoyant la demander à un passant. Ma mère regardait avec inquiétude le pain pour s'assurer qu'il était bien levé. C'était la petite Aïcha, la fille de la voisine, qui le portait au four du village, sur la tête. C'était moi qui étais chargé de l'appeler après avoir indiqué l'heure à Yemma ou à ma mère. Personne ne possédait de réveil et les hommes ne se souciaient pas d'en acheter car ils avaient leur montre dont la chaîne en argent ornait leur gilet.

Lorsque j'étais absent ou en train de jouer à ramasser des pierres au bout de la rue, Yemma prenait son sabot ou « kabkab » et en assenait de grands coups sur le mur du fond de la cuisine. De temps en temps, elle s'arrêtait pour tendre l'oreille et écouter attentivement. Puis des bruits sourds se faisaient entendre, à peine perceptibles. Cela voulait dire que la voisine avait entendu et allait dépêcher sur-le-champ sa fille soit pour rapporter une nouvelle importante, soit pour faire une course urgente. Le mur, à force d'être martelé, était tout cabossé. Sa surface témoignait des nombreux appels envoyés qui avaient été entendus ou non.

Ni Yemma ni ma mère ne pouvaient franchir le seuil de leur maison en dehors des grandes occasions telles qu'un mariage, une naissance ou une mort. C'était ces grands événements qui rythmaient leur vie et lui donnaient un sens.

Puis l'ombre envahissait peu à peu le patio. Lorsque le soleil se couchait, le bleu du ciel s'intensifiait pour prendre la couleur du cafetan de velours noir de ma mère. Le carrelage du patio était éclairé par les différents faisceaux de lumière électrique qui s'échappaient de la cuisine, de notre chambre et de la pièce de mon oncle.



Mes cousins et mes cousines, ma sœur et moi étions tous dans la cuisine. Nous attendions avec impatience le départ des chefs de famille.

Yemma, tout en servant son mari, menaçait, cajolait, avertissait à tour de rôle ses grands garçons qui passaient le temps en se cherchant querelle. Elle réussissait le tour de force de maintenir une certaine paix jusqu'à la fin de notre propre repas ; nous étions tous assis en tailleur autour de la meïda, puisant dans le plat commun.

Il fallait manger vite pour apaiser sa faim. Mes cousins mettaient les bouchées doubles. Les meilleurs morceaux disparaissaient en un clin d'œil, puis le fond du plat apparaissait, cerné de toutes parts par une multitude de cuillers. Soudain, je me levais, saisisais le plat à deux mains et l'emportais en courant dans un coin du patio. Je savais qu'à cette occasion je déclencherai les cris de joie et les rires de mes cousins. Parfois une ou deux cuillers volaient au-dessus de ma tête, ou m'atteignaient dans le dos ou se fracassaient contre le mur ou la porte.

Ma mère essayait parfois d'intervenir et de m'empêcher de me sauver avec le plat ; alors je poussais des hurlements terribles et faisais mine de lâcher le plat pour le briser ; alors elle me laissait partir et se retirait en silence dans sa chambre. Son départ n'était qu'un signal pour de nouveaux chahuts qui se terminaient souvent par des disputes.

Pour attirer l'attention de mes cousins sur moi, je leur déchirais leurs livres et leurs cahiers que je trouvais dans la cuisine ; ils me rossaient jusqu'à ce que Yemma intervienne avec ses gros kabkab et me tire de ma fâcheuse position ; alors je me réfugiais dans notre chambre et je pleurais tout mon saoul. Ma mère, qui voulait sans doute me consoler, me répétait sans arrêt les « je te l'avais bien dit »,



« je t'avais averti », « tu l'as cherché », ce qui avait pour effet d'augmenter mes sanglots. Même à ces moments-là, mes cousins demeuraient à mes yeux inaccessibles comme des demi-dieux protecteurs. C'était à moi d'apprendre à me concilier leurs bonnes grâces et à obtenir leurs faveurs.

Indifférents, ils se débarrassaient de moi, comme si j'étais un chien trop encombrant, affectueux et remuant, dans la skifa et sortaient avec leurs amis qui les attendaient devant la porte. Sans eux toute la maison semblait déserte et triste. Je regrettais amèrement la lumière du jour qui avait coulé à flots dans notre patio et qui était maintenant remplacée par les ténèbres de la nuit. J'allais dans notre chambre, le cœur gros, et me couchais sur le petit tapis de laine rouge, étendu à même le sol, juste à côté du matelas de ma mère. Au fond de la pièce se dressait le lit de cuivre jaune où mon père dormait. Je regardais un instant tous les objets qui étaient reflétés et déformés par la surface du métal jaune. Notre buffet s'y profilait curieusement en pointe et semblait toucher le plafond, tandis que notre belle bibliothèque dont les étagères étaient garnies de gros volumes aux reliures de cuir paraissait ventrue, prête à éclater et à disperser ses feuilles aux quatre vents.

Puis je luttais contre les bruits qui paraissaient monter lentement des profondeurs de la terre. D'abord ils semblaient très éloignés, puis se rapprochaient insensiblement pour éclater juste à mes oreilles. Mon angoisse se prolongeait. Je percevais, aussitôt après, une nouvelle vague de bruits qui surgissait au loin, se précipitait vers moi, me submergeait, me coupait le souffle et allait mourir au loin. C'était dans ce rythme obscur et précipité que je trouvais le sommeil. Le matin, lorsque ma mère me réveillait, le

dernier bruit, à peine perceptible, s'évanouissait. En ouvrant les yeux, je ne pouvais croire qu'il y eût tant de lumière dans notre chambre. Pourtant, la nuit, il suffisait que ma mère mette sa main sur mon visage pour éloigner de moi ces mouvements incessants et pour que je retrouve le sentiment du réconfort, prélude au doux sommeil. Mais ma petite sœur, qui ressentait sans doute les mêmes frayeurs, dormait blottie contre le corps de ma mère. Entre ses petits bras se trouvaient emprisonnées les deux mains de maman.

3

*Quelques principes pédagogiques  
de l'oncle Saïd*

Été comme hiver, Yemma était toujours la première à se lever. Elle était debout dès cinq heures du matin. Elle faisait ses ablutions à côté du petit bassin, puis dans l'obscurité de sa chambre accomplissait, sur un petit tapis, les genuflexions obligatoires de la prière de l'aube. Elle disait que c'était cette courte prière qui mettait dans son cœur cette sérénité et ce calme, cette énergie et cette patience qui la soutenaient toute la journée. Sans cette invocation du nom de Dieu qui gonflait son cœur de bonté et d'indulgence envers les autres, elle sentait ses péchés peser lourdement sur ses épaules. Puis elle préparait le café, ce qui lui prenait beaucoup de temps. Elle cherchait d'abord les dernières braises enfouie dans la cendre d'un kanoun, puis elle les disposait avec une longue pincette à feu en tas sur



le charbon d'un autre kanoun et elle commençait à agiter l'éventail d'alfa. Lorsqu'il pleuvait, elle plaçait le kanoun dans le foyer de la cheminée de la cuisine ; l'été, elle allumait le feu dans le bas du patio.

Pendant ce temps, tout le monde continuait à dormir. Mes cousins étaient allongés les uns à côté des autres sur le même tapis de haute laine posé à même le carrelage de la cuisine. La même couverture servait à protéger du froid tous les garçons. Ceux qui étaient à l'extrémité dormaient le corps recroquevillé, les mains retenant un bout de la couverture. Avant de se coucher, ils se débarrassaient simplement de leurs chaussures et de leurs manteaux de laine ou « cachabias ». Mes deux cousines à l'autre bout de la pièce dormaient sur des peaux de mouton.

Lorsque le café était prêt, Yemma réveillait ses enfants qui allaient se rincer la bouche et faire un brin de toilette au bassin du patio. Yemma tenait beaucoup à ce qu'ils se lavent les dents parce qu'elle avait un respect religieux pour la nourriture. Mes parents, qui dormaient dans la pièce d'à côté, se levaient bien plus tard. Souvent, le matin, il ne restait que quelques croûtons de pain rassis et c'était la cause de nouvelles disputes. Parfois j'étais mêlé à ces querelles, non pas que j'eusse très faim mais j'étais poussé par un désir immodéré d'imiter les grandes personnes. Dès que les cris, les jurons, les malédictions et les blasphèmes de toutes sortes atteignaient un certain degré (degré dont l'évaluation demeurait un véritable mystère pour nous), mon oncle apparaissait soudain à la porte de la cuisine, une ceinture noire à la main. C'était aussitôt la panique générale et tout le monde se précipitait vers la sortie, mais mon oncle avait déjà calé la porte avec son pied et ne laissait assez de passage que



pour une seule personne. Chaque fois que l'un de mes cousins franchissait la porte, la lanière de cuir s'abat-tait avec un bruit terrible suivi aussitôt par un hur-lement de douleur et le bruit de pas précipités. Les claquemets de la lanière paraissaient d'autant plus terribles qu'ils avaient lieu dans le silence le plus complet. En effet, mon oncle administrait la cein-ture sans prononcer une seule parole. Affolé, je me précipitais à mon tour et je ressentais aussitôt une vive douleur me traverser le dos comme du feu. Puis mon oncle regagnait sa chambre, imperturba-ble et silencieux. Son devoir était accompli.

Tout en me trémoussant pour faire cesser la dou-leur — ou comme pour faire tomber les braises qui col-laient à mon dos je commençais à penser que j'aurais pu rester à côté de Yemma, car j'avais observé que mon oncle ne pénétrait jamais dans la cuisine et ainsi j'aurais pu éviter à mon dos cette brûlure. Mais à l'apparition suivante de mon oncle à la porte de la cuisine, j'oubliais tous les conseils de sagesse que je m'étais donnés et je bondissais le dernier vers la porte à la suite de mes cousins.

Pourtant mon cœur débordait de reconnaissance envers mon oncle car il arrivait que son principe de punition générale ne s'appliquât pas à moi lors-qu'un ou deux de ses enfants faisaient l'école buis-sonnière. Il est vrai que je ne fréquentais pas encore l'école mais il n'en était pas moins vrai que tous mes cousins étaient enfermés pendant une jour-née dans la pièce sombre qui contenait notre provi-sion de grains de blé. A part la porte qui s'ouvrait sur la « skifa », elle n'avait aucune ouverture sur la rue. Heureusement pour mes cousins que le maçon, pour une raison obscure, avait jugé inutile de conti-nuer le mur jusqu'au plafond ! C'était par cette ouverture qu'un peu de lumière y pénétrait. C'était

grâce à cette déficience du mur que Yemma pouvait faire parvenir à ses enfants, avec une peine et une patience infinies, quelque nourriture à l'aide d'une corde et d'un couffin. Le problème de l'eau était plus difficile à résoudre. La bouilloire, suivant sans doute des lois qui demeuraient pour nous inexplicables, se renversait juste au moment où elle atteignait le sommet du mur. Yemma était obligée de répéter l'opération de nombreuses fois pour le succès de l'ascension de la bouilloire. J'exultais de joie lorsque de nouveau, au même endroit, la bouilloire se renversait et que se faisaient entendre, de l'autre côté du mur, les jurons et les blasphèmes. Ce n'était que le soir, lorsque mon oncle revenait à la maison pour prendre son repas, que Yemma obtenait la clé et les libérait.

Le matin, lorsqu'il n'y avait personne à la maison, Yemma me confiait le couffin et, après m'avoir donné mille conseils de prudence, m'ouvrait la porte en disant :

— Si tu rapportes de la viande, tâche de ne pas te la faire voler par les chiens, en jouant aux billes comme la dernière fois.

Après ma mésaventure, j'étais devenu prudent et je serrais le couffin même vide contre moi, et j'allais sans faire un seul détour à notre magasin.

Je trouvais toujours mon oncle assis sur une chaise devant la grande porte jaune du magasin. Dans cette attitude il semblait contempler la boutique d'en face tout en frisant sa moustache et en caressant sa courte barbe grisonnante. Il était très grand ; sa haute taille était accentuée par la paire de burnous de fine laine que Yemma venait de terminer de tisser. Il portait une coiffure haute de mousseline blanche avec élégance ; la propreté des longues bandes de tissu était le souci constant de sa femme ; un air de fierté et



presque de défi se dégageait de son front droit encadré d'étoffe blanche. Son nez était d'une parfaite régularité. Son regard habituellement vague et presque indolent pouvait se concentrer brusquement et prendre une intensité extraordinaire. Son maintien était digne et réservé. C'était celui de l'homme qui était le garant de l'honneur et des valeurs de la famille des Yacoubi. Le personnage de mon oncle m'intimidait beaucoup et je n'osais l'aborder qu'avec beaucoup de précautions. D'abord je m'arrêtais à quelques pas de lui et je me couvrais du couffin comme d'un bouclier et j'attendais. Parfois j'arrivais à murmurer :

— Yemma te fait dire... et je m'arrêtais parce que je savais qu'il ne pouvait m'entendre. Cependant mon oncle continuait à ignorer ma présence, à lisser sa barbe et à friser sa moustache. Alors je commençais à battre en retraite. Je reculais d'un pas, puis de deux et juste au moment où j'allais me retourner pour disparaître, mon oncle m'appelait et demandait à mon père, qui se tenait au fond de la boutique, derrière le comptoir, de faire les courses.

Mon père se détachait de la pénombre, prenait quelques pièces d'argent dans le tiroir-caisse et nous partions ensemble vers le marché. Mon père marchait avec une lenteur insupportable. J'aurais pu faire mille tours autour de lui, j'aurais pu aller au marché et revenir jusqu'au magasin, puis le rattraper. Il semblait glisser sur le sol et cabrait sa longue silhouette. De temps en temps, il s'arrêtait pour porter les mains à la tête, et presser son turban comme pour s'assurer qu'il était bien en place et bien enroulé. Il répondait aux saluts des gens avec un air plein de dignité ; lorsque la personne jouissait d'un grand prestige social, mon père s'inclinait



légèrement en avant, pas trop pour ne pas paraître obséquieux, suffisamment pour ne pas paraître fier.

Lorsque c'était une connaissance intime, c'est-à-dire un Bensalem, ou un Siomar, mon père, tout en portant la main au cœur, demandait les moindres nouvelles de sa famille : si elles étaient bonnes, mon père avait une mine réjouie ; si elles étaient mauvaises, elle devenait attristée. En conclusion, chacun remerciait le Seigneur d'avoir tant de mansuétude pour ses pauvres créatures, et nous repartions. A force d'attendre, ou de marcher si lentement, mes jambes me faisaient mal tellement elles devenaient engourdis, mais dès que je dépassais un peu mon père, son visage prenait une expression fâchée. Son grand nez busqué se courbait davantage, son front devenait plus bombé et l'ovale de son visage plus allongé. Dès que je le laissais me dépasser, son expression se relâchait et devenait plus naturelle.

En plusieurs occasions mon père avait imprimé en moi cette leçon de façon indélébile ; il m'avait parlé d'une voix grave et solennelle :

— Si tu veux me comprendre et comprendre tous mes désirs, tâche d'observer minutieusement mon visage. Le visage est un grand livre ouvert sur l'âme, où les signes peuvent être décelés, étudiés et interprétés. Cette méthode a l'avantage de mettre à l'épreuve ton intelligence et ta sensibilité ; je considère que les longues explications ont quelque chose de vulgaire. Tâche de te rappeler cette leçon.

Il s'était tu brusquement comme s'il avait déjà trop parlé.

Lorsque je tendais maladroitement le couffin et qu'un légume roulait à terre, je jetais aussitôt un regard suppliant vers mon père ; son expression s'était déjà assombrie, sa physionomie était envahie par la tristesse. Puis c'était le retour silencieux ;

mon père, drapé dans sa cachabia, avançait à pas lents, les mains nouées derrière le dos ; et moi, je suivais avec mon couffin chargé de légumes. Puis nous nous séparions devant le magasin où mon oncle était toujours assis à la même place. Je continuais à cheminer, comme une tortue portant sa carapace, et je pensais déjà à mon arrivée à la maison et à la joie de Yemma et de ma mère en voyant le couffin.

4

*Le rôle difficile de la kebbala*

Bientôt, je perdis à jamais la consolation de toucher la main de ma mère la nuit, car une petite sœur, appelée Zoulika, allait dorénavant s'installer entre ma sœur Fatima et ma mère. La distance entre nous ne cessait de croître à mesure que les nouvelles naissances étaient annoncées, si bien que je dus, plus tard, me résigner à dormir à l'autre extrémité de la pièce, près de la porte. Lorsque ma mère était enceinte, Yemma aimait me taquiner et plaisanter à ce sujet.

— Veux-tu un petit frère ou une petite sœur ? me demandait-elle.

— Un petit frère, répondais-je invariablement.

— Comment l'appelleras-tu ? Est-ce que tu le défendras ?...

Je désirais plutôt un compagnon de jeu. Les chiens et les chats du quartier ne m'intéressaient plus. D'ailleurs, dès qu'il me voyaient, ils rebroussaient chemin en poussant des cris comme lorsque mes



pierres les atteignaient en pleine course. Fatima était toujours accrochée à la robe de ma mère. Elle tenait la tête penchée, soit à droite, soit à gauche, et une de ses nattes noires paraissait plus longue que l'autre. Enfin, pour diverses raisons, un garçon était ardemment attendu par toute la famille. Lorsque ma mère fut prise par les douleurs, Yemma, armée d'un kabkab, frappa frénétiquement le mur de la cuisine. Aussitôt la petite Aïcha apparut. Elle partit en courant à la recherche de Zhira. Puis cette dernière fut dépêchée pour rechercher de toute urgence l'accoucheuse du village ou la kebbala.

Or, il n'était pas facile de trouver la kebbala, car elle était en perpétuel déplacement dans le village. Elle appelait tous les garçons et toutes les filles du village « mes enfants » et assurait qu'elle ne pouvait fermer l'œil, le soir, que lorsqu'elle savait qu'ils étaient tous en très bonne santé. Ainsi, pour s'informer à leur sujet, elle était obligée d'être constamment en visite, passant d'une famille à l'autre, et faisant circuler par la même occasion la dernière nouvelle du village.

Cependant elle venait rarement nous voir. Elle avait remarqué la mauvaise humeur de mon oncle qui claquait la porte de sa chambre, puis elle avait constaté la raréfaction des cadeaux que ma mère ou Yemma lui faisaient de temps en temps. Enfin, elle semblait décidée à ne jamais oublier l'allusion que j'avais faite à sa moustache, un jour qu'elle s'apprêtait à m'embrasser sur la joue. Ma mère l'avait suppliée en vain pour qu'elle me pardonne. Pour l'attendrir, elle lui rappela que j'étais son « enfant », que Dieu allait sûrement me punir. Mais pour toute réponse, la kebbala reprit son voile et partit sans même terminer sa tasse de café. C'était le signe qu'elle était profondément offensée et que son amour-propre était



gravement blessé. Ma mère jeta un dernier regard sur la pièce, dans l'espoir de trouver quelque chose qui pût adoucir son humeur mais elle ne trouva rien.

Ce ne fut que vers la fin de la matinée que la kebbala arriva, quelques minutes après Zhira, hors d'haleine. Plusieurs tasses de café furent nécessaires pour qu'elle reprenne son souffle. Entre-temps, Zhira était repartie pour répandre la nouvelle de la future naissance dans le quartier. Ma mère continuait à gémir et à se tordre dans sa chambre. Tout le quartier était en émoi, chaque femme avait déjà fait ses prédictions ; certaines avaient affirmé que ma mère allait avoir un garçon, étant donné que son ventre était légèrement en pointe au cours de la grossesse, d'autres répondaient avec véhémence que ma mère allait avoir une fille, étant donné que son ventre n'avait jamais dépassé un certain volume.

Apparemment, les hommes ne se préoccupaient pas de ce problème. Yemma les avait avertis discrètement et ils ne viendraient pas ce jour-là à la maison. J'étais en train de jouer dans la skifa, prêt à ouvrir la porte à chaque nouvelle visiteuse, lorsqu'un long cri de douleur retentit dans toute la maison, suivi aussitôt après par les premiers pleurs du bébé. Je levai instinctivement les yeux dans la direction de la chambre de ma mère et je vis le ciel, couleur orange, remplir tout le patio. Était-ce un présage ?

Ma mère venait de donner naissance à une fille et Yemma était consternée. La kebbala était déçue et triste. L'accoucheuse répétait, dans ces occasions, ce que tout le monde savait : « En matière de naissance, la volonté de Dieu est souveraine » ou bien « Dieu est maître absolu de nos destins ». Mais personne n'était dupe ; elle savait qu'elle ne pouvait prétendre ni aux trois kilos de sucre, ni à la livre de

café, ni aux deux paquets de henné, ni au foulard de soie, ni à la robe de cotonnade. Elle ne serait pas félicitée chaleureusement par les autres femmes, et le quartier ne retentirait pas des cris d'allégresse, le septième jour. Elle recevrait simplement quelques pièces d'argent pour aller au bain.

Yemma affectait un air tranquille en recevant les voisines, et en leur annonçant :

— Nous remercions Dieu que la maman et la fille soient en bonne santé, n'est-ce pas l'essentiel ?

Zhira était revenue, elle servait le café. Elle avait eu le temps de rapporter une rumeur malveillante qui disait que ma mère allait suivre « l'exemple des Barazan », ce qui faisait frémir toute l'assistance.

Vers la fin de la soirée, Yemma m'appela pour voir le bébé. Notre chambre était pleine de fumée d'encens, des femmes étaient accroupies sur des tapis tout autour de ma mère ; elles bavardaient sans cesse tout en sirotant leur café. Ma mère était couchée sur son matelas, elle me souriait faiblement et son regard m'invitait à m'approcher d'elle. Ses cheveux noirs brillants, son front et ses joues étaient baignés de sueur. Son visage était plus animé. De ses yeux rayonnait une joie intense ; son teint était presque rose. Elle paraissait tout à coup si jeune et si belle ! Je restais debout, stupéfait, je la contemplais comme si je ne l'avais jamais vue. Elle me demanda d'une voix faible de l'embrasser. Je m'agenouillai et posai mes lèvres sur son front humide, puis elle me montra une petite figure minuscule avec, sur le front, une petite croix tracée avec du kohol pour éloigner le mauvais sort.

— C'est ta petite sœur, me chuchota-t-elle. Veux-tu l'embrasser ?

A vrai dire, je me trouvais embarrassé devant une



si petite chose, alors je me sauvai dans le patio et retournai à mes jeux.

Mon père réagit à cet événement en montrant une hostilité sourde et constante, et un air accablé. Cette naissance semblait l'avoir plongé dans un mutisme total. Dès que ma sœur pleurait, il interrompait son repas, mettait ses chaussures et quittait la maison. Zoulika se révélait d'une constitution délicate. Elle buvait très peu de lait à la fois et s'endormait aussitôt. La nuit, elle ne se calmait qu'en prenant le sein.

Un jour, mon père réussit à cristalliser son ressentiment à l'égard de ma mère en s'adressant directement à elle pour la première fois :

— Bientôt, à cause de toi, je serai la risée de tout le village.

Cette phrase fit beaucoup souffrir ma mère qui s'attacha à en épuiser tous les sens et toutes les interprétations avec Yemma.

De plus, ma mère avait un autre sujet d'inquiétude ; ma grand-mère était malade et n'avait pu venir à cette occasion. Elle avait fait parvenir à ma mère plusieurs paquets contenant des cadeaux pour ma petite sœur. Ma mère, en les ouvrant, avait éclaté en sanglots. Elle avait toujours gardé de ses parents un souvenir lancinant. Elle en parlait souvent à Yemma avec nostalgie en décrivant leur train de vie et leurs habitudes. Yemma l'écoutait fascinée mais dès qu'il y avait le moindre heurt entre les deux femmes, Yemma reprochait vivement à ma mère de vanter les richesses de ses parents, de faire « la fière » et de vouloir lui en imposer... Ma mère se renfermait sur elle-même, passait alternativement d'un état d'extrême apathie à un état d'extrême irritabilité. Une remarque parfois anodine de Yemma la faisait pleurer, ce qui avait pour effet de rendre Yemma plus agressive dans ses paroles :



— Maintenant il faut t'habituer à ta maison, tu es mariée et tu as déjà trois enfants, disait Yemma pour clore une discussion orageuse.

*Ma mère* : Je ne peux m'empêcher de penser à mes parents et à mes frères. Si ces derniers ne viennent pas me voir, c'est qu'il se passe des choses graves.

*Yemma* : Tu crois toujours au pire, et tu n'es jamais satisfaite.

*Ma mère* : Mais non ! Tu as bien remarqué son comportement depuis la naissance de Zoulika. Il ne m'adresse plus la parole. Comment veux-tu que je sois heureuse ?

*Yemma* : Tous les hommes sont pareils, il est inutile de se rendre malheureuse à cause d'eux. Certainement tu n'as pas connu ce que j'ai enduré avec lui.

*Ma mère* : Peut-être, mais moi je n'en peux plus de cette vie. Si seulement mes frères venaient me voir.

Ses yeux s'emplissaient de larmes et elle recommençait à pleurer.

Lorsque nous mangions dans la cuisine, ma mère portait distraitement la nourriture à sa bouche. Elle ne semblait plus remarquer nos disputes, nos jurons, nos blasphèmes. Yemma, qui n'aimait pas la voir ainsi, la rappelait brusquement à la réalité en lui disant :

— Tu dois te forcer à manger un peu pour avoir du lait, sinon tu vas tuer ta fille.

Ma mère, ne comprenant pas ces nouvelles accusations, se levait pour s'enfermer dans sa chambre. Son départ avait pour effet de stimuler notre gaieté autour de la meïda.

J'avais découvert un jeu qui m'absorbait beaucoup et qui devait retenir ma faveur pendant très longtemps. Je m'installais sur le seuil de notre porte et j'empalais des mouches avec de petites brindilles

ou de petits bouts d'alfa. Certaines mouches parvenaient à s'envoler lourdement ; d'autres, moins résistantes, traînaient leur fardeau en essayant vainement de s'en débarrasser avec leurs pattes arrière. Parfois, je les disposais en ligne pour faire la course. Lorsque je n'étais pas content d'une mouche, je lui coupais la tête avec mes ongles et son corps continuait à faire des culbutes avec le bout d'alfa. Il arrivait que toutes les mouches subissent le même sort et le jeu se terminait ; notre seuil était jonché de cadavres.

Un jour, j'étais en train de guetter un essaim de mouches autour d'une ordure lorsqu'une voiture déboucha dans notre rue. Voir une automobile s'avancer lentement vers notre maison était un phénomène encore plus rare. Lorsque la voiture se rangea à côté de notre seuil, je crus qu'elle voulait m'écraser et je commençai à pousser des cris de terreur ; le chauffeur faisait des gestes et je pensai qu'il me menaçait d'une mort certaine. Enfin la voiture s'arrêta à quelques pas de moi, et mon oncle Farid en sortit avec un large sourire qui me mit aussitôt en confiance. Au même instant, notre porte s'ouvrit et ma mère, heureuse, apparut dans la skifa. Au milieu des embrassades, il y eut une sorte de confusion car ma mère se précipita aussitôt vers sa chambre. Quelques minutes après, elle reparut voilée avec Zoulika dans les bras. Elle partait avec mon oncle. Ce dernier ne voulait même pas accepter la tasse de café traditionnelle. Inquiet, il consultait sa montre de temps en temps et semblait très pressé. Il eut cependant le temps de me dire que j'étais un grand garçon froussard, ce qui ne me fit pas plaisir. Lorsque ma mère se pencha pour me dire d'être sage, je constatai qu'elle pleurait. Quelques instants après, la belle voiture démarra dans un nuage de



poussière, emportant ma mère et mes deux sœurs. Je restai seul avec Yemma ; j'en avais l'habitude.

Ma mère ne m'avait emmené avec elle chez ses parents, les Kortebej, que lorsque je n'étais pas sevré. Par la suite, elle me laissa constamment avec Yemma. Je n'en compris la raison que bien plus tard. J'étais devenu menteur, voleur, désobéissant, gourmand..., destructeur. Ma mère espérait corriger tous ces vices en m'envoyant à l'école. Tout le monde autour de moi parlait de cette nouvelle institution. Comme j'étais parfaitement heureux à la maison, je ne réclamaï point à mes parents qu'on m'y emmenât.

Quelques jours plus tard, nous apprimes la mort de ma grand-mère.

## 5

### « *Je suis ton oncle* »

Mon père était le cadet de quatre frères et, parce qu'il était le plus jeune, il se conformait strictement à l'usage établi par la société : il ne vivait, pour ainsi dire, que dans l'ombre de l'aîné de la famille, Saïd. Il n'avait de fonctions précises à exercer que pendant l'absence du chef de famille. En présence de ce dernier, son rôle était de s'effacer et de prêter une oreille attentive à ses ordres. Mon père ne pouvait prendre aucune décision concernant sa propre famille, sans en référer d'abord à mon oncle qui exprimait généralement son assentiment par un silence, et son refus par des critiques pleines de sarcasmes. Pour tout achat autre que la nourri-



ture, il fallait l'accord implicite ou explicite de Saïd. Mon oncle avait tellement d'influence sur moi que je l'appelais Sidi, c'est-à-dire « mon seigneur », nom qui était utilisé par ses propres enfants. La différence énorme de prestige social entre les deux frères se remarquait dans leur comportement, dans leurs habits et surtout dans le cercle d'amis qui les entourait. Un Siomar, un Si Barazan, le cadî ou le mouderes ne daignaient s'asseoir qu'à côté de Sidi devant la boutique. Ils avaient le verbe haut et les autres boutiquiers pouvaient les écouter sans les interrompre. Tout au plus, lorsqu'il y avait un silence, pouvaient-ils demander des explications. Les amis de mon père se tenaient à l'intérieur du magasin, debout, accoudés au comptoir et devisaient à voix basse.

Dans toutes les grandes familles, l'idéal était d'avoir le plus grand nombre de mâles, unis par les liens les plus directs du sang, alliés par le mariage à la même famille, employés si possible à la même tâche, obéissant au même chef, et mangeant à la même table.

Notre famille n'offrait qu'une image imparfaite de cet archétype de famille patriarcale puisque deux de ses membres, l'oncle Djelloul et l'oncle Aïssa, s'étaient délibérément coupés d'elle.

Aïssa était parti pour la France bien avant ma naissance. Il n'écrivait jamais et je ne devais apprendre que bien plus tard les véritables causes de son départ.

J'avais remarqué qu'on évitait de faire allusion à lui. Il n'en était pas de même de Djelloul, au sujet duquel toutes sortes de rumeurs circulaient, et les langues étaient bien déliées pour en parler ; on disait qu'il avait les plus grands vices. Sa grande passion était de boire, ce qui, en pays d'Islam, est considéré comme l'un des péchés capitaux. Lorsqu'il était

saoul, il cherchait querelle et se battait. Il semait la terreur grâce à un rasoir qui ne le quittait jamais et qu'il déployait en angle, prêt à causer des blessures terribles au visage de ses adversaires. On assurait même qu'il pouvait lancer de loin son arme et atteindre sa victime, qui s'effondrait. Il aimait regarder danser les filles et contemplait le mouvement de leurs hanches et de leur ventre tout en leur jetant des pièces de monnaie.

Il avait élu domicile dans le sud de l'Algérie, à Boghari, qui était alors un marché de bestiaux très prospère. Cette ville avait l'avantage d'être proche des monts des Ouled Naïl et c'était dans ses quartiers réservés que les jeunes filles venaient se prostituer pour constituer leur dot, et mon oncle prendre son plaisir. Près du marché, mon oncle avait une échoppe minuscule devant laquelle il rasait, en plein vent, les crânes des paysans, en attendant le soir.

Une fois, l'un de mes cousins avait affirmé que Djelloul avait menacé Saïd avec un rasoir à manche d'ivoire blanc ; Saïd n'avait évité le pire que grâce à l'intervention de Yemma. La scène orageuse s'était déroulée à la maison. Il ne venait chez nous que très rarement et généralement après avoir passé un long temps en prison. La solitude forcée réveillait en lui cette nostalgie de la famille et il venait nous voir, animé des meilleurs sentiments. Puis petit à petit il cédait à son vice, sombrait dans l'alcool, se querellait avec Saïd et disparaissait brusquement dans le Sud.

Au cours de ces brefs séjours avec nous, il occupait le « salon des invités ». C'était ainsi que nous appelions notre salle de séjour qui était richement meublée et offrait un contraste violent avec la pauvreté des autres pièces. Tout le long des murs, se trouvait un ensemble de canapés et de fauteuils et



de chaises en tapisserie dont les motifs de fleurs s'harmonisaient avec les dessins des nombreux tapis de laine, fabriqués par Yemma, et qui couvraient tout le carrelage de la pièce. Au pied de ces fauteuils et canapés étaient disposés d'épais matelas bourrés de laine et recouverts des plus jolis tapis. Accrochés au mur, l'un en face de l'autre, se tenaient en équilibre deux immenses miroirs, entourés de bois sculpté de couleur dorée. A l'extrémité gauche de la pièce, trônait la masse importante d'une grande armoire à glace, en merisier. La variété et la richesse des couleurs des tapis, multipliées par les miroirs, formaient un effet magnifique. Le fait de savoir que l'armoire contenait l'argent de la famille augmentait à nos yeux le mystère de cette pièce et justifiait l'obligation qui nous était faite de n'y pénétrer qu'accompagnés par Yemma ou par ma mère. Djelloul pouvait y dormir seul, car on jugeait dans la famille qu'il n'aurait jamais la bassesse ou la vulgarité de forcer les portes de l'armoire et de voler l'argent. Les Yacoubi avaient un sens très vif de l'honneur.

J'étais assis sagement devant notre porte, en train de compter les rares personnes qui passaient devant moi, lorsque je vis un monsieur, à l'allure bizarre, s'avancer dans notre rue. Rien n'était plus étrange pour moi que de voir un costume européen. Je me demandais comment l'homme en question pouvait marcher avec un pantalon qui lui serrait tellement les jambes. Je pensais que le pull-over à col roulé qui lui moulait le buste devait l'étouffer et l'étrangler. Il marchait en rejetant exagérément le corps en arrière comme s'il défiait quelqu'un. Il portait la veste sur l'épaule gauche, en équilibre, et chaque fois qu'elle menaçait de glisser et de tomber il la retenait avec les doigts de la main droite. Il s'arrêta juste devant moi et me devisagea avec un



Berrouaghia, le village des Asphodèles, c'est un gros bourg du Sud algérien, à la limite des Hauts plateaux. Sa famille, sa tribu, tout le petit monde qui l'entoure, en marge de l'univers inaccessible des colons, Ali le découvre et nous le découvre. C'était donc ainsi, l'Algérie des années 30, 40, 50, pour un petit Algérien de l'intérieur : l'école coranique et l'école française, le collège, la rue, le bled, les grandes familles orgueilleuses et les tribus misérables mais fières. Avant que des hommes nouveaux, des idées nouvelles ne viennent enflammer une vieille société endormie...

Participant d'une démarche de transmission de fictions ou de savoirs rendus difficiles d'accès par le temps, cette édition numérique redonne vie à une œuvre existant jusqu'alors uniquement sur un support imprimé, conformément à la loi n° 2012-287 du 1<sup>er</sup> mars 2012 relative à l'exploitation des Livres Indisponibles du XX<sup>e</sup> siècle.

Cette édition numérique a été réalisée à partir d'un support physique parfois ancien conservé au sein des collections de la Bibliothèque nationale de France, notamment au titre du dépôt légal. Elle peut donc reproduire, au-delà du texte lui-même, des éléments propres à l'exemplaire qui a servi à la numérisation.

Cette édition numérique a été fabriquée par la société FeniXX au format PDF.

La couverture reproduit celle du livre original conservé au sein des collections de la Bibliothèque nationale de France, notamment au titre du dépôt légal.

\*

La société FeniXX diffuse cette édition numérique en accord avec l'éditeur du livre original, qui dispose d'une licence exclusive confiée par la Sofia – Société Française des Intérêts des Auteurs de l'Écrit – dans le cadre de la loi n° 2012-287 du 1<sup>er</sup> mars 2012.

Avec le soutien du

